

A l'Opéra-Théâtre, William Kentridge démonte le temps

SUR LE PONT, EN AVIGNON | Avec "La Négation du temps", le plasticien et homme de théâtre sud-africain William Kentridge offre à Avignon un spectacle inclassable, résolument optimiste et joyeux.

Le 07/07/2012 à 00h00 - Mis à jour le 17/07/2012 à 15h47

Fabienne Pascaud - Télérama n° 3260



La Négation du temps. © John Hodgkiss

C'est lui qui a dessiné l'affiche de cette **66e édition du Festival d'Avignon**. Lui aussi qui est au centre de cette étonnante *Négation du temps*, en sage et calme conférencier évoquant sobrement, assis à l'avant-scène, les infinies composantes du temps. Mais au milieu d'un bazar imagé, coloré, de machines et de marionnettes, de danseurs et de chanteurs, de musiques d'Afrique du Sud et de Berlioz mêlées !

Qu'il travaille dans des galeries d'art internationales ou pour l'opéra, le plasticien et homme de théâtre sud-africain **William Kentridge**, 57 ans, blanc, affirme qu'il ne fait jamais que dessiner et animer ses dessins. Le dessin est premier. Avant toute création, il y travaille des mois à l'avance. C'est de la main que naît l'idée, du trait la pensée. Une pensée souvent politique, à l'unisson de cet homme rouge au rouge porte-voix de **l'affiche du Festival**, qui semble nous convier, nous appeler à on ne sait quelle réunion. Le pendant visuel 2012 de la trompette de la Cour d'honneur imaginée par Maurice Jarre et qui bat toujours le rappel des spectateurs ?

William Kentridge s'est longtemps battu contre l'apartheid, le colonialisme, et milite

toujours contre tous les ostracismes. Formé aux sciences politiques bien avant son passage à l'Ecole des beaux-arts de Johannesburg – et l'étude du masque, du mime, du corps de l'acteur chez Jacques Lecoq à Paris –, l'artiste est un citoyen du monde, qui met en œuvres le monde et pense continûment ses nécessaires métamorphoses. Y croit.

Ainsi cette inclassable *Négation du temps* apparaît-elle comme un spectacle résolument optimiste et joyeux. Sans doute parce que Kentridge y a réuni avec générosité pléthore de créateurs amis : le musicien Philip Miller, la chorégraphe Dada Masilo, la vidéaste Catherine Meyburgh. Ils dirigent avec lui des interprètes blancs et noirs qui s'activent avec vitalité dans ce bric-à-brac entre Duchamp et le facteur Cheval, tandis que défilent sur le mur du fond d'étranges animations cousinant avec Méliès, les contes de Perrault et le cinéma tchèque. Grâce à tout ce remue-ménage scénique, cette énergie, ces sons et percussions, Kentridge réussit l'exploit de nous entraîner sans peine dans une espèce de cabinet de curiosités où serait disséqué le temps.

Temps absolu (Newton), relatif (Einstein), distorsion de l'espace-temps : pas de panique ! C'est à travers des histoires que l'artiste polymorphe dissèque pour nous ce temps qu'il a étudié spécialement auprès des meilleurs spécialistes. Ainsi le temps de la tragédie et le temps des trains, le temps des physiciens et celui des colonisateurs se conjuguent avec une fantaisie ludo-poétique.

Quand bien même aurait-on le vertige en découvrant que selon le savant allemand Felix Eberty (1812-1884), l'Univers archiverait dans l'espace toutes les images du temps passé, transportées à la vitesse de la lumière aux quatre coins du cosmos. Vertige, aussi, en réalisant l'impérialisme du temps (le temps colonial) infligé aux colonies par leurs colons et bien plus dévastateur sur leurs cultures, leur mode de vie que tout autre type d'exploitation.

Peu à peu, Kentridge et sa bande parviennent même à nous faire réfléchir, en secret, dans le silence de soi, à notre propre horloge intérieure. « Perdre son temps », « prendre son temps », mourir enfin, ça veut dire quoi ? De la politique à la psychanalyse, William Kentridge défriche tous les terrains. Que son trait soit noir, comme souvent ; ou rouge, comme sur l'affiche.